

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Simone (Nouvelle) 98

Marcel Godin

Volume 1, Number 2, March–April 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, M. (1959). Simone (Nouvelle) 98. *Liberté*, 1(2), 98–103.

Simone

MARCEL GODIN

Le soleil traverse l'écran de bambou. Une mouche grasseuse et bombée se pose sur ma main. Je fais un geste. Je la renvoie. Elle va sur l'abat-jour de la lampe éteinte.

Simone est sur son lit. Des sueurs perlent sur mon front et sur mon verre de whisky. Je suis assis sur ma chaise d'osier. C'est dimanche. Il fait chaud. Simone a préféré s'étendre. Simone est grosse. J'ai horreur des grosses personnes: elles me répugnent. Quand j'ai connu Simone, elle était maigre et délicate.

On n'a pas idée de lire quand il fait aussi chaud. On n'a pas idée de faire quoi que ce soit: même pas l'amour. D'ailleurs, Simone pue. Elle transpire continuellement. Elle est trop grosse. Par la porte de la chambre entrouverte je vois ses pieds: ils sont comme jaunes, un peu tordus et reluisants.

J'ai enlevé ma chemise et mon pantalon. J'ai la peau un peu moite. Nous devons tous avoir la peau moite. Je regarde les pieds de Simone. L'éventail tourne et me restitue l'air chaud qu'il avale. Un son de guitare. La voix de la voisine, la voix de Juliette se fait entendre. Elle appelle son petit chien. On perçoit très bien le tic tac de l'horloge: tic tac, tic tac. C'est horrible.

J'ai beau regarder autour de moi en attendant qu'ils viennent, et j'ai beau songer à notre départ, Simone et moi! Ça fait douze ans. Elle était petite. Elle riait si bien. Notre petit ménage, notre petite vie heureuse a duré quatre ans. Quatre ans sur douze! Elle avait été délicate. Plus je regarde ses pieds, plus j'ai la certitude qu'ils jaunissent un peu plus. Je remplis mon verre. Je me lève pour aller me chercher un cube de glace. En passant près de la table, j'ai remarqué que le journal était resté ouvert à la page des mots-croisés.

Simone aimait les mots-croisés. Je retourne m'asseoir à la même place en laissant tomber le cube de glace dans mon verre. Flop!

Au début, quand elle a bien voulu devenir ma maîtresse, je l'ai trouvée bien amusante. Elle était prude, pudique, chaste. J'ai réussi à la convaincre de se dégager un tout petit peu. Je me souviens. Après, elle avait trouvé une façon de s'approcher derrière moi, ventre à dos, de glisser ses petites mains dans mes poches et de les frotter sur mes hanches. Nous ne bougions même pas. Nous restions ainsi quelques instants. Le désir montait alors en nous et nous possédait lentement. C'est un art de laisser attendre les choses, de les retarder, de les sentir longuement avant de consentir à y goûter. Simone cultivait cet art.

C'était alors incroyable. Nous nous jetions l'un devant l'autre, corps à corps, bouche à bouche, ventre à ventre, avec des palpitations d'yeux, des soupirs retenus et relâchés, des tremblements nerveux, des glissements de genoux!

Elle avait le don de me départir de moi-même, de me transporter avec grande fièvre, là justement, dans l'univers souterrain de ses lèvres, dans sa gorge ouverte, dans son ventre huileux. Que de fois, en quatre ans, quand elle était petite et délicate, avons-nous entrepris ce grand voyage!

C'était surtout à table qu'il fallait la voir. Elle mangeait avec une lenteur, une recherche, une maîtrise de la fourchette. Elle contemplait ses aliments, les respirait, les suçait lentement. Entre chaque bouchée elle m'en parlait dans les moindres détails. Elle a grossi lentement. Mon plaisir de la voir manger m'a empêché de la voir grossir. Petit à petit, elle m'a habitué à sa transformation. Je regardais presque toujours son visage. Le visage n'a jamais changé. Elle a toujours été belle. Elle a toujours eu ce regard étrange, de très grands yeux d'un bleu troublant et des cils très très longs qui lui faisaient sur les yeux comme des ailes d'oiseaux. Je lui disais: "Simone, ferme tes ailes". Elle baissait ses paupières et me versait un sourire en entrouvrant à peine ses lèvres roses. Si on avait regardé son visage, rien que son visage, on l'aurait crue si petite et si délicate. Je ne regardais plus que le visage. Il était si beau que, parfois, j'arrivais à oublier le reste.

J'ignore combien de fois j'ai sculpté sa tête. Il y a six jours que je ne travaille plus. Mes outils sont là à deux pieds d'elle. Il fait chaud. Toujours cette mouche bombée et collante. J'ai commencé une sculpture d'elle, il y a huit ans. Je ne la finirai jamais.

J'ai envie de fermer la porte de sa chambre. Ses vilains pieds me répugnent. Comme ils sont lents à venir! C'est vrai: pour eux aussi il doit faire très chaud! Quel métier!

Je suis un peu surpris de constater comme j'ai ramassé peu de souvenirs en douze ans. Sans doute est-ce les mêmes, et les images qui me reviennent se limitent-elles à ce que j'ai dit: la table, le lit? Pourtant! Nous avons voyagé et vécu; il y a eu des moments intenses, des tricheries, des disputes. Ai-je déjà tout oublié?

Quand elle se déshabillait, le soir! De toutes les femmes que j'ai connues, parmi tous les modèles que j'ai eus, aucune ne savait si bien se dévêtir. Elle s'asseoyait sur le lit. Elle s'étendait ensuite sur le dos et enlevait ses sandales avec ses pieds en découvrant à peine plus que la naissance de ses genoux. Des fois, elle demeurait longtemps ainsi couchée. Elle parlait seule. Elle disait: "Comme on est bien nu-pieds". Elle en jouissait quelques instants, puis, elle déboutonnait sa blouse en retenant ses gestes pour me dire quelque chose de très dégagé sur la sculpture, son dernier roman, la jupe qu'elle avait admirée dans une vitrine. Parfois, elle me vantait le café-filtre qu'elle avait bu, l'après-midi même, en compagnie de Solange. Elle aimait parler de Solange. Quand elle avait fini de se déboutonner, elle donnait un petit coup de rein en appuyant ses chevilles sur le bord du lit, puis, s'asseoyait. Je ne connais rien de plus troublant que ce geste de Simone quand elle remontait pudiquement sa jupe pour dégraffer ses bas. Avec délicatesse et sensualité, elle glissait ses mains sous la fine soie et dénudait ses jambes. Debout, elle enlevait sa blouse et m'éblouissait par ses épaules rondes et douces, par ses petits seins aigus, fermes et germés. Simone! Simone nue, au lavabo, se lavant les dents. Simone se peignant les cheveux. Simone au lit, limpide, transparente, riant d'un rien, de mon ébahissement, de mon extase, de ma soif d'elle. Elle était terrible dans les détails, dans tout ce qui pouvait être bon, agréable et susceptible de lui procurer quelques satisfactions. Simone était vivante alors. Elle vivait.

J'ai rempli mon verre. J'ai dû me lever une seconde fois pour aller me chercher un cube de glace. En passant près de la table, j'en ai profité pour fermer le journal. J'ai toujours trouvé les mots-croisés ridicules. J'ai eu envie de plier le journal et d'en finir avec la mouche bombée. Il faudrait me démener, courir peut-être et m'exciter. Il fait trop chaud.

Tiens! Je suis allé dans la chambre de bain rafraîchir ma tête sous la douche.

En regagnant mon fauteuil, j'ai passé devant la chambre, je suis venu près de fermer la porte pour ne plus regarder les pieds nus de Simone. J'ai quand même regardé. Et au lieu de fermer la porte, je l'ai poussée un peu avec mon pied. Ça a fait cracccc...

Elle était là, endormie. Elle est horrible. Il se dégage d'elle une odeur putrescente. Son visage est paisible. Elle a encore ses grandes ailes d'oiseaux lui voilant les yeux et ce sourire entrouvert sur ses lèvres roses. J'ai essayé de ne regarder que le visage mais le corps était là aussi, gros autant que je le déteste, faisant bloc avec le portrait. Elle est presque nue. Sa poitrine épaisse, mal retenue par son vêtement usé, lui coule de chaque côté du coeur. Ses bras larges, amplement abandonnés, flasques et grasseyeux dorment de chaque côté du corps. Le ventre est épais, lourd, plissé. Les cuisses géantes, répandues et gonflées couvrent ce pubis maintenant perdu, où j'allais jadis, quand elle était petite et délicate, user mes lèvres. Comment ai-je pu tenir ce corps entre mes bras? Comment ai-je pu me griser avec elle en autant de voyages? Comment ai-je pu m'oublier à ce point d'avoir oublié ce corps?

J'entends la voisine Juliette crier encore après son chien. Ma peau est toujours moite. J'ai chaud. Le tic tac continue, imperturbablement: tic tac, tic tac... La mouche bombée trotte sur le corps de Simone. Je me recule et regarde encore une fois cette horreur dans son ensemble. Simone est réellement reluisante, jaune. Presque verte.

J'ai refermé la porte. Je suis allé à la fenêtre voir s'ils s'en venaient. Personne. Je suis retourné à mon fauteuil d'osier. J'ai rempli à nouveau mon verre.

J'ai cru entendre le rire de Simone. Elle avait vingt ans quand nous nous sommes connus. Elle était en vacances sur l'île. Se séchant au soleil. Je m'étais approché d'elle et lui avait demandé: "Voudriez-vous surveiller mon linge tandis que je me baigne?" Ce soir-là, nous sommes restés sur la plage jusqu'à la nuit. Simone et moi, à vingt ans, petite et délicate, souriante, avec ses ailes d'oiseaux...

On a frappé à la porte. Ce doit être eux. Je vais ouvrir en ayant soin d'enfiler mon pantalon et ma chemise. Ce ne sont pas des gens à recevoir dans une pareille tenue. Ils sont quatre. Le plus âgé, celui qui a la moustache et la verrue, me pose les questions.

— Marié?

Je réponds: — Si vous voulez!

— Alors, qu'est-ce que j'écris? dit-il.

— Ecrivez, marié.

Il a écrit, marié. Après, il a posé d'autres questions: l'âge, le nom des parents, le lieu de naissance. J'ai répondu à toutes ses questions. Il a demandé où était Simone. Je l'ai conduit dans la chambre. Les trois autres hommes ne l'ont pas suivi. Ils sont restés assis autour de la table, les yeux rivés sur la bouteille de whisky. Le vieux a regardé Simone, s'est penché sur elle.

— Etrange, a-t-il dit, elle ne sent pas bon. Il y a longtemps?

— Quelques jours, ai-je répondu.

— Je vois, murmura-t-il.

Il a demandé des vêtements pour ensuite se raviser et me faire signe que ce n'était pas absolument nécessaire. J'ai compris. Il l'a recouverte d'un drap, complètement. Il est venu pour quitter la chambre, il a fait demi-tour, a relevé le drap pour lui dévoiler le visage. Il a regardé encore quelques instants, chassant la mouche bombée qui tournait autour de lui. Il m'a regardé à nouveau.

— Elle est belle, hein! dit-il.

En quittant la chambre, il a fait signe aux hommes qu'ils pouvaient l'emmener. Ils l'ont glissée dans le fourgon. En refermant la porte, le vieux a ajouté: "Il faudra l'enterrer immédiatement: c'est

contagieux". J'ignore pourquoi le vieux a craché par terre! Ils sont partis. J'ai respiré longuement comme si je m'étais retenu depuis des années. Depuis douze ans peut-être...

La voisine Juliette crie après son chien. J'ai fermé la porte. Je regagne ma chaise d'osier. Je bois lentement la dernière gorgée de mon verre. La mouche bombée se pose sur ma main. Je fais un geste et la renvoie. Elle se promène un peu partout. Il fait toujours aussi chaud. Le guitariste joue encore.

Je m'endors en pensant à Simone quand elle était petite et délicate. Simone: ferme tes ailes...

Marcel Godin